Document generated on 04/23/2024 11:21 p.m.

Liaison

Écrans de colère

Paul Savoie, *Crac*, poésie, Ottawa, Les Éditions David, 2007, 140 pages

François Paré

Number 140, Summer 2008

URI: https://id.erudit.org/iderudit/32429ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)
1923-2381 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Paré, F. (2008). Review of [Écrans de colère / Paul Savoie, *Crac*, poésie, Ottawa, Les Éditions David, 2007, 140 pages]. *Liaison*, (140), 54–55.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2008

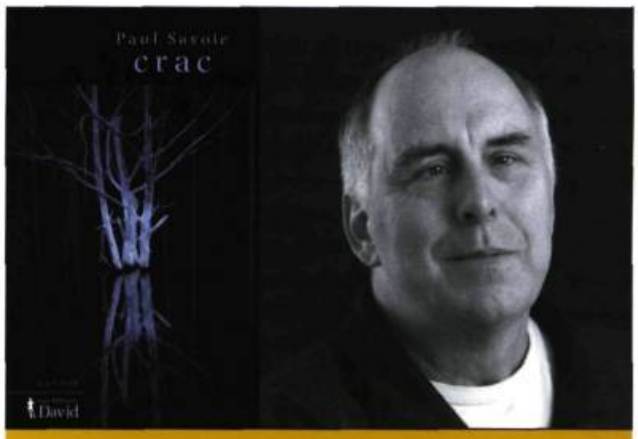
This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



Paul Savoie, *Crac*, poésie, Ottawa, Les Éditions David, 2007, 140 pages.

Écrans de colère

François Paré

Après une rétrospective majeure aux éditions du Noroît en 1998 et la réédition, en 2006, dans la Bibliothèque canadienne-française de deux recueils antérieurs (*Nahanni* et *Salamandre*), l'œuvre poétique de Paul Savoie marque aujourd'hui un moment de rupture assez décisif avec le passé. Cette énergie nouvelle, issue d'une profonde critique de la société contemporaine, se nourrit pourtant d'images du Manitoba natal, car le poète est en mal d'un domicile, d'un territoire où il pourrait enfin retrouver ses racines et une authenticité liée aux vastes plaines de son enfance. Mais ce projet ardu est traversé par un étrange paradoxe : « On n'invente pas une terre comme ça / avec des habitants pour y vivre dedans » (p.124). La brièveté onomatopéique de *Crac*, titre choisi par Savoie pour son plus récent recueil, illustre les tensions à l'œuvre, alors que le texte poétique est pris en charge par une subjectivité dont la violence se tourne contre elle-même, happée par une « grande machine à tordre » (p.14).

Les éléments autobiograhiques de *Crac* restent largement allusifs. Une réalité fragmentée confère au recueil une certaine base narrative, mais ce récit échappe à toute saisie globale. En effet, chacun des poèmes témoigne de l'éclatement douloureux qui déchire la cohérence du monde et expose le scandale de son sens. Des portes s'ouvrent et se ferment bruyamment, des planchers cèdent, des murs s'abattent, des maisons entières s'écroulent, et l'on entend à maintes reprises un vaste cri rauque. La catastrophe du tsunami du 26 décembre 2004 sert de tissu métaphorique, alors que tout est dispersé par l'assaut de la vague meurtrière. La matière des profondeurs marines et psychiques envahit l'espace, frappe les corps qui ne restent plus intacts sous les tourbillons. Nous ne sommes pas loin des textes les plus noirs de Savoie, notamment ceux de *Fishing for Light* et surtout les nouvelles de *L'empire des rôdeurs*, deux œuvres dont les univers glauques étaient marqués par le malaise et l'oppression.

Dans les deux premières sections de *Crac*, les textes sont brefs et elliptiques. Peut-être n'est-il plus possible de tout dire. Il faudrait plutôt laisser entendre le sens à même la dispersion des signes. Le mouvement d'aller-retour des vagues, s'abattant sur le sol pour ensuite se retirer, imprime au texte ses redondances. À plusieurs reprises, le poète dénonce l'immobilité à laquelle il semble condamné, malgré le mouvement incessant du réel. Un fort constat d'impuissance habite alors l'écriture de Savoie. Une longue série de poèmes n'arrivera à décrire que des mouvements de surface, sans qu'aucune profondeur ne puisse être atteinte. Pourtant certaines tensions affleurent. On sent que la colère gronde et qu'elle viendra bientôt crever « ces drôles de tapis / dépourvus / de toute trace de pas » (p.57). C'est bien la présence du mouvement, si insupportable soit-elle, qui garantit la transformation future. Autrement, il y a fort à parier que le sujet « endolori » se laisserait convaincre par l'immobilité ambiante. Voilà pourquoi le poète doit soutirer à la « barre qui coupe en deux » (p.60) son potentiel de rupture.

C'est alors que le pronom « tu » surgit comme une instance libératrice. Le dialogue instauré avec soi-même permet de projeter une autre voix :

> tu proclames à voix mi-tue
> l'édit d'être
> ici (p.55)

De très nombreux passages confirment maintenant l'ouverture de l'espace. Ici, l'écriture de Savoie fait appel de plus en plus à l'imaginaire de la plaine manitobaine dont l'étendue infinie s'ouvre devant le regard. Un rapport singulier s'établit entre le déploiement des paysages et l'écran bleu de l'ordinateur sur lequel les mots se déroulent. Ces cadrages se construisent sur un paradoxe de l'ouverture et de la fermeture :

> forme de ce qui s'ouvre
> et se ferme
> en même temps
> à tout jamais (p.89)

La réciprocité du sujet se rapporte d'ailleurs au cœur qui bat, y compris le « crac » qui mettra un jour fin au mou-

vement. Mais cette rupture définitive est vite repoussée, car la poésie ne signifie jamais le renoncement.

S'intitulant simplement « Crac », la dernière section du recueil de Savoie en surprendra plusieurs par l'engagement social et culturel du poète. En fait, rien dans ce qui précédait ne permettait de prévoir une telle confiance. Dès les premières lignes, le poète dénonce à nouveau l'artifice des objets et des systèmes mis en place par la société moderne. Le corps arc-bouté, il lève le bras pour se protéger des éclats stridents qui l'assaillent, « mais les rayons se frayent quand même un chemin / jusqu'à l'intérieur de la carapace » (p. 97). C'est ainsi que les murs se lézardent et que quelque chose finira bien par transpercer l'écran oppressif qui scelle les choses. À partir de ce moment, le vocabulaire de l'agression et du combat (« tranchées, enceintes, territoires ennemis, digue ») occupe le centre des textes de Savoie. Pourtant, la partie ne sera pas facilement gagnée :

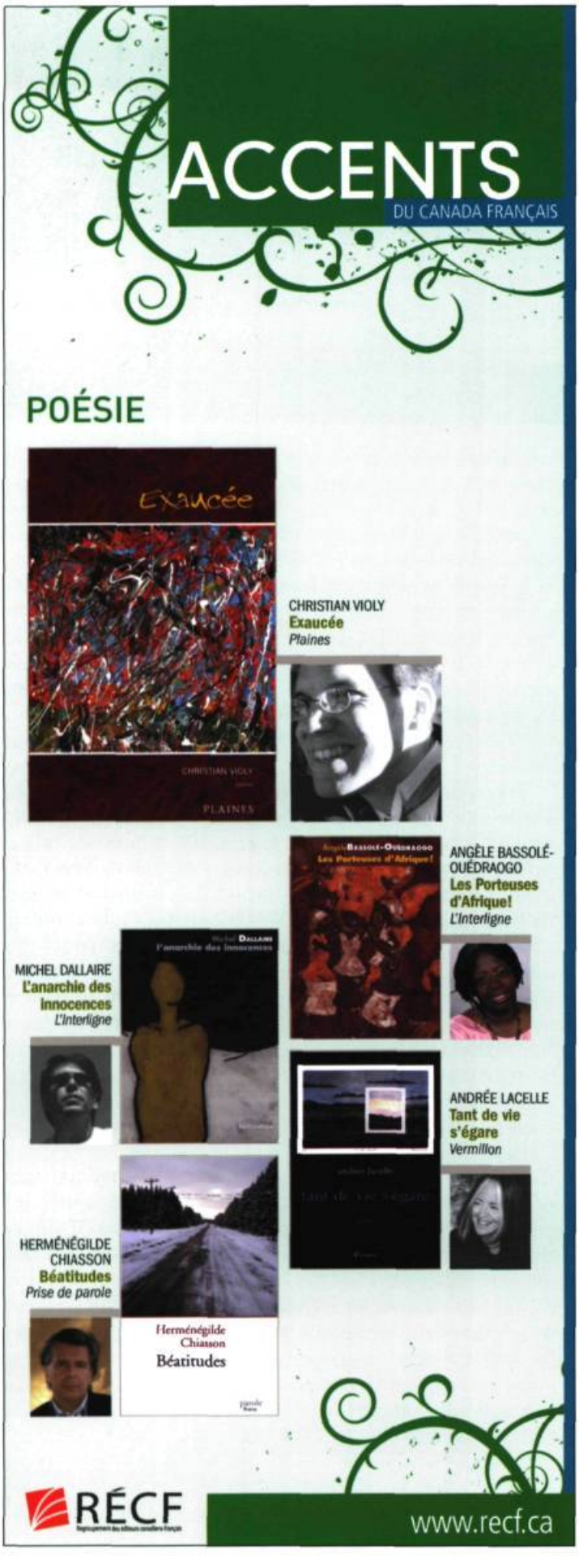
comment vaincre
ce qui ronge
de l'intérieur
et gruge
à partir de chaque limite (p. 104) ?

Les dernières pages de *Crac*, imprimées en italique, tracent la voie d'une transformation radicale du langage poétique. Faisant appel au français oral, comme si un matin, le sujet opprimé avait enfin trouvé le fil du récit autobiographique de son enfance, Savoie offre alors une véritable invocation à sa culture et à sa langue maternelle. Au rythme du leitmotif « ça peut pus continuer comme ça / y'a quand même une limite / à se faire passer pour un cave », les textes accumulent les appels à la révolte.

L'histoire de toute l'Amérique française entre en jeu, puisque pour une fois le texte épouse toutes les condamnations et toutes les possibilités de son peuplement. Savoie retrouve par-là le territoire dont il avait souvent rêvé sans le savoir :

je suis la plaine
elle est moi

on ne rase pas une plaine
de sa poussière
ni de son vent (p. 124)

Renonçant alors au premier dialogue qu'il avait entrepris avec un « tu » hypothétique, le sujet s'approprie les termes de son engagement à « rester » parmi les « siens ». Vieilli et « gonflé de décombres » (p. 105), il choisit néanmoins de vivre au milieu de son territoire linguistique et identitaire. *Crac* n'avait donc été que le chemin du retour, comme si, dans son désir de voir clair, le poète ne cessait jamais de réinventer la roue. ■■■

François Paré est professeur titulaire et directeur du Département d'études françaises de l'Université de Waterloo. Son prochain ouvrage, Le Fantasme d'Escanaba, *paraîtra cet automne chez Nota bene à Québec.*